


LE RENDEZ-VOUS CRITIQUE



« LA SENTENCE »
DE LOUISE ERDRICH
*À Minneapolis,
une libraire amérindienne
est hantée par des fantômes.
Quête d'identité, racisme...
Conteuse hors pair, l'écrivaine
signe un récit au souffle brûlant.*

LA SENTENCE

ROMAN

LOUISE ERDRICH

TTT

Comme beaucoup d'entre nous, Tookie cultive à domicile des plantes vivaces d'une espèce un peu particulière, ne réclamant aucun arrosage et résistant au délaisement dans la poussière : deux piles de livres élevées en spirales brinquebalantes au pied de son lit. En signe de son affection reconnaissante, elle leur a donné des surnoms. Il y a d'un côté « la laborieuse », composée d'ouvrages ardues, sources de stimulation intellectuelle intense. Et de l'autre « la paresseuse », où papillonnet des romans faciles et divertissants, promesses de réconfort immédiat. Il faudrait créer une troisième colonne réservée au roman dont Tookie est l'héroïne, car *La Sentence*, de Louise Erdrich, n'entre pas dans ces catégories, ou plutôt pourrait prétendre aux deux, tant sa lecture est une croisière infiniment plaisante, avec vue plongeante sur des fonds marins abyssaux, pour qui fera l'effort de se pencher par-dessus bord.

Délicieuse originalité de ce livre : l'autrice américaine s'est amusée à s'y mettre en scène. N'attendez ni journal intime ni autofiction, ce n'est pas le genre de la maison. Non pas que Louise Erdrich méprise la méticuleuse étude de soi, elle se passionne au contraire pour toute expérience d'écriture tentée par d'autres. Son amour illimité pour la littérature l'a d'ailleurs poussée, voilà déjà vingt-deux ans, à ouvrir une librairie indépendante à Minneapolis, la ville où elle réside. *Télérama* lui avait même consacré un reportage en 2012. Impossible d'oublier l'envoûtant sens dessus dessous des lieux, un canoë en écorces de bouleau suspendu au plafond, un confessionnal maculé de collages rococo juxtant des vitrines de bijoux indiens, et, surtout, des livres, des livres et encore des livres, ornés d'enthousiastes petits mots cartonnés signés de la propre main de la romancière : Louise.

C'est dans le décor inchangé de cette librairie que se déroule *La Sentence*. La Louise en question s'est infiltrée dans la fiction pour y jouer son propre rôle, farceuse figurante cachée au milieu de personnages rocambo-



lesques dont elle a le secret. Au premier rang desquels figure donc Tookie, qui sort de prison et est embauchée pour seconder la libraire. Héroïne remarquable de bagou et brillamment campée, qui se voit comme « un rôle juteux habitant la conscience du temps ». Une femme longtemps cofrère pour un crime qu'elle n'avait pas commis : sans savoir que le machabée avait de la drogue sous les aisselles, Tookie était allée chercher, en camion frigorifique volé, le corps depuis peu sans vie d'un jeune junkie, pour satisfaire la lubie d'une copine.

Maintenant rangée des voitures, dans les allées de la librairie de Louise Erdrich, l'ancienne taularde vit de sa passion pour les livres et guide les clients d'une manière toute personnelle. L'occasion pour la romancière de donner une folle envie de lire Olga

Comme son héroïne, Louise Erdrich a ouvert une librairie (en photo ci-dessus) à Minneapolis, où elle met à l'honneur sa culture amérindienne.

| *The Sentence*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Sarah Gurcel, éd. Albin Michel, 448 p., 23,90€.

Tokarczuk ou Clarice Lispector, Colson Whitehead ou Marcel Proust, Robin Wall Kimmerer ou W.G. Sebald. Attention d'une suprême générosité, Louise Erdrich fournit à la fin de son livre d'innombrables conseils de lecture, aussi éclectiques qu'alléchants. Ces pages seront sûrement découpées, cochées, pliées, pour finir en liste de courses essentielles. Pour autant, *La Sentence* ne saurait se réduire à un guide d'achat, si galvanisant soit-il. Ce serait oublier le talent de conteuse dont Louise Erdrich a déjà fait preuve dans une quinzaine de romans, comme *La Malédiction des colombes* (2010), *La Rose* (2018) ou *Celui qui veille* (prix Pulitzer 2021). Et, surtout, faire fi de son art d'ouvrir des tiroirs à triple fond, pour aborder les questions les plus sensibles sans se départir de son vif humour.



EXTRAIT

« Cinq jours après sa mort, Flora venait encore à la librairie. Je ne suis toujours pas totalement rationnelle – normal : je vends des livres. N’empêche. J’ai eu du mal à l’accepter. Elle débarquait systématiquement quand la boutique était vide et que c’était moi qui tenais la caisse. Elle connaissait nos heures creuses. [...] Je l’ai entendue murmurer, puis remuer de l’autre côté des hautes étagères du rayon Littérature, son préféré. En quête d’un peu de bon sens, j’ai saisi mon téléphone dans l’idée d’envoyer un texto à Pollux, mais pour dire quoi ? J’ai reposé l’appareil, pris une grande inspiration et interrogé le magasin vide. Flora ? J’ai entendu le froufrou de ses mouvements. Son petit pas vif et léger. Elle portait toujours des tenues aux textiles vaguement bruisants. [...] Et puis il y avait l’infime tintement des boucles d’oreille dans ses lobes doublement percés, et le cliquetis étouffé de son fascinant fatras de bracelets. Curieusement, la familiarité de ces sons m’a suffisamment calmée pour que je tienne bon. Je n’ai pas paniqué. Après tout, la mort de Flora n’était pas de ma faute, elle n’avait aucune raison de m’en vouloir. J’ai vaqué sans joie à mes occupations derrière la caisse, tandis que son esprit se promenait dans le magasin. »

D’origine amérindienne par sa mère et allemande par son père, l’auteurice a toujours donné la part belle aux Indiens dans ses livres. Au détour de *La Sentence*, elle révèle un tourment personnel qu’elle n’avait jamais aussi précisément abordé : le complexe d’imposture. De Tookie, issue de la même variété d’arbre généalogique qu’elle, jusqu’à Flora, ancienne cliente blanche connue pour ses usurpations d’identité indienne et s’offrant des escapades post mortem dans les rayons de la librairie, Louise Erdrich multiplie les apparitions d’êtres rongés par un sentiment d’illégitimité. Au détour de répliques cinglantes, où elle ne s’épargne pas, elle fustige toutes les manœuvres d’appropriation culturelle observées de près au fil des années. Y compris dans sa librairie, où ses oreilles ont été rebattues par des

demandes incessantes : « *Vous êtes indienne à combien de pour cent ? Est-ce que vous pourriez évaluer mon collier de turquoise ? Et le vendre pour moi ? Vous auriez une idée de nom indien sympa pour mon cheval, chien, hamster ?* »... Changeant, chaotique, miroitant, le roman s’aventure aussi sous les masques du Covid, et dans les rangs des manifestations suscitées par la mort de George Floyd, à Minneapolis. Avec un fil directeur qui soude imperceptiblement les pièces de cette mosaïque littéraire : le droit de respirer. Voilà pourquoi un souffle inextinguible parcourt les pages, animant les disparus devenus fantômes, comme les bébés tout juste nés. À l’instar du petit-fils adoptif de Tookie, dont le babil se résume au son originel « *Om* », mantra des mantras, hymne à l’éternelle continuité de la vie. – **Marine Landrot**